

Patrick Loranger

L'Ordre des Ornyx

L'Éveil

(tome 1)



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Mot de l'auteur

Je vous présente mon tout premier roman fantastique, écrit à la fin juillet 2004, à la suite d'une inspiration soudaine survenue durant un camp d'été avec les éclaireurs de la troupe Lynx. L'histoire, ses personnages, de même que plusieurs scènes me trottaient dans la tête depuis mon enfance. C'est donc pour moi un immense plaisir que de vous raconter à ma façon les aventures des Ornyx.

Ce récit de fiction dont la trame se déroule dans ma ville natale de Shawinigan, au Québec, raconte la seconde partie des chroniques de l'Ordre des Ornyx. Pourquoi commencer par le second chapitre ? Je pense que c'est celui qui facilite le plus l'intégration du lecteur dans cette série d'aventures inimaginables. Les bases acquises dans le présent volume seront essentielles pour suivre les deux autres romans.

Notez bien que je me suis permis une totale liberté dans mon écriture. Même si cette série s'inspire en partie de lieux existants et d'événements réels, tout a été refondu pour le bien du scénario ; il n'existe aucun lien réel entre les lieux et les personnages. Les noms sont fictifs. Si un personnage présente une ressem-

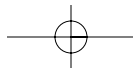
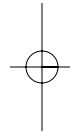
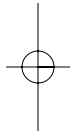


L'ORDRE DES ORNYX

blance avec une ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, ce serait purement fortuit.

Finalement, je vous invite à visiter mon site web régulièrement :
www.ornyx.ca

Patrick Loranger





Novembre 2004

EN QUELQUES INSTANTS, TOUT S'EFFONDRE AUTOUR DE MOI. Des cris terrifiants déchirent le silence. Le ciel s'est obscurci. Une étrange lumière verte accentue l'horreur des corps déchiquetés gisant parmi les décombres. La lueur s'intensifie jusqu'à me faire exploser de l'intérieur. Je suis aspiré dans l'œil d'un cyclone...

Je me réveille en sursaut, confus, couché de travers dans mon lit, mes couvertures enroulées autour de moi. Encore ce cauchemar... Cela fait plusieurs années que je rêve de ces images et je ne parviens toujours pas à leur trouver une signification. J'essaie de les chasser de mon esprit. Je préfère me concentrer sur ma journée qui débute.

Ma chambre est en désordre mais, ce matin encore plus qu'hier, je n'ai aucune envie de me

L'ORDRE DES ORNYX

lancer dans le ménage. Comme je sors du lit, mon pied bute contre un objet qui va rouler sous ma table de travail. Le petit orteil endolori, je titube vers la vieille commode de ma défunte grand-mère.

J'en retire un t-shirt noir à l'effigie du groupe rock Iron Maiden, mon groupe préféré. Je collectionne les albums et les t-shirts du band. Mon père m'a offert celui-là lorsque nous sommes allés voir leur dernier concert à Québec. Tiens, il est déjà troué.

Selon mon souvenir, ce trou a été percé d'un coup de crayon. La coupable s'appelle Josée. Ah ! Josée... La belle Josée ! Je me suis montré agaçant et je l'ai appris à mes dépens. Ce jour-là, je l'ai un peu trop taquinée et elle s'est défendue.

Je trébuche contre mes livres éparpillés sur le plancher. Voilà le travail de Nathan, mon petit frère. Que cherchait-il dans ma chambre, ce petit effronté ? Maman répète souvent : « C'est un bébé, il n'a que six ans... » N'empêche qu'à cet âge, j'étais déjà plus brillant que lui !

Je pénètre dans la salle de bains quand ma mère hurle après moi, excédée :

— Mic ? Debout ! Tu vas manquer le bus !

Je viens à peine de me lever que j'ai déjà usé sa patience. Elle a la mèche courte, ces temps-ci. Elle crie tout le temps, alors je ne prends pas toujours la peine de lui répondre.

L'ÉVEIL

Les murs de la salle de bains sont crottés. Depuis que maman est malade, elle a cessé de travailler, néglige le ménage et avale son cocktail de pilules chaque jour. Mon père est trop occupé avec son entreprise pour se charger des tâches domestiques. Depuis trois ans, il part en avril pour la Baie James et ne revient qu'en décembre.

Au moins, il passe l'hiver à la maison. J'ai hâte aux vacances de Noël : d'habitude, il loue un chalet et m'emmène en ski.

Je ramasse mes jeans dans le panier à linge sale. Que font-ils là ? Ils ne sont pas sales du tout !

— Michaël Paterson ! Grouille-toi un peu !

— Ouais, m'man. Je me brosse les dents et je descends.

Je consulte ma montre : sept heures vingt. Le bus passe dans dix minutes, j'ai encore du temps. Je rince ma brosse à dents, je ramasse mes bouquins sur le plancher de ma chambre et je descends en vitesse.

En passant devant la chambre de Nathan, je constate qu'il dort encore. Le chanceux, ses cours commencent une demi-heure après les miens. Il peut roupiller plus longtemps le matin... Il a commencé sa première année du primaire en même temps que moi, ma première année du secondaire. Je commence à m'habituer aux lieux et aux cours.

L'ORDRE DES ORNYX

Au pied de l'escalier, je jette un œil à mon horaire. Aujourd'hui mardi : maths, éducation physique et français le matin ; morale et anglais l'après-midi. Je suis champion en maths ; en revanche, je déteste le cours de français !

Je m'infiltrer sans bruit dans la cuisine et me dirige vers le réfrigérateur. Ma mère est assise à table, le teint aussi pâle qu'hier, les yeux cernés, rougis par la fatigue. Apparemment, elle n'a pas fermé l'œil de toute la nuit. Elle lit encore ce bouquin de psychologie entamé depuis des semaines.

Je ne prends pas la peine d'ouvrir le garde-manger, je sais qu'il est vide. Ma mère n'est plus assez en forme pour s'occuper des emplettes. Quand elle va à l'épicerie, elle demande l'aide d'une amie et elle oublie tout le temps d'acheter des céréales. Dans le frigo, le pain est sec et le beurre trop dur. Pas de quoi préparer un bon sandwich.

Ce n'est pas grave, je suis débrouillard ! Je ferai comme d'habitude : je prendrai un morceau dans la boîte à lunch de mes copains. Je joue les pique-assiette depuis septembre et j'ai mangé tous les midis. D'une voix monocorde, ma mère lance :

— N'oublie pas ton argent pour le dîner.

J'empoche le billet de dix dollars qu'elle m'a laissé sur la table. Je préfère garder ce fric

L'ÉVEIL

pour autre chose. J'ai déjà accumulé trois cents dollars dans un endroit secret !

Le bus passe dans une minute. Je ramasse mes souliers. Mon petit frère les a encore poussés sous le sofa. J'ai choisi des souliers de skate exprès pour éviter d'avoir à les lacer. On glisse les lacets à l'intérieur et on enfile la chaussure. Voilà !

Depuis la cuisine, ma mère me prévient qu'il fait froid dehors. Elle me somme de prendre mon chandail. C'est déjà la mi-novembre, onze degrés à l'extérieur, ciel gris, venteux. Je décroche du mur un chandail kangourou noir, laissant tomber le manteau de Nathan par terre sans le vouloir. Tiens, je vais le pousser sous le sofa. D'un coup de pied discret, je l'envoie bien au fond, contre le mur. Hé, hé... À toi de chercher, maintenant.

Je retiens mon souffle et j'ouvre la porte. Une puanteur de bois chauffé émane de l'usine juste en face, de l'autre côté de la gare. Ma rue étant plutôt achalandée, je préfère attendre l'autobus sur le balcon. Un frisson glacé me transperce.

J'enfile mon chandail. J'ai installé des pointes en métal chromé sur le capuchon. Les gars appellent ça des « studs », ils affirment que ça donne un look plus méchant. En tout cas, mon look antipathique et mon comportement détestable m'évitent bien des railleries. On ne se frotte pas à Mic Paterson, enfin, pas souvent...

L'ORDRE DES ORNYX

Les débris laissés par la démolition des immeubles voisins jonchent mon quartier sale et poussiéreux. Durant l'été, la ville a démoli une rangée de vieux immeubles pour permettre le réaménagement d'une intersection. Les ouvriers commencent à arriver au chantier pour achever les travaux de pavage.

Le bus arrive enfin. J'y monte sans regarder le chauffeur et me dirige vers ma banquette, à l'arrière. L'autobus est rempli au tiers. Depuis sa banquette, un gars de ma classe se tourne vers moi et m'apostrophe :

— Hé, Mic ! On commence avec quel cours, ce matin ?

Du tac au tac, je réplique :

— Quel jour sommes-nous ?

Sans attendre de réponse, je me colle le nez contre la vitre pour voir défiler le paysage urbain. Je ne converse jamais longtemps avec des idiots. Celui-là fait partie de la première catégorie : les innocents. Il y en a plein comme lui à l'école. Ils sont inoffensifs, juste naïfs, souvent distraits. Ils ont seulement besoin d'attention. Il suffit de les ignorer pour être tranquilles.

Les gars comme Luc Thériault, par exemple, se classent dans la seconde catégorie : les emmerdeurs. Les ignorer ne suffit pas, ils cherchent à provoquer et ils ne vous lâchent pas les baskets jusqu'à ce qu'ils aient réussi à prendre

L'ÉVEIL

le dessus. Dans leur cas, le besoin d'attention est maladif.

Luc Thériault accapare Josée chaque fois que j'arrive dans les alentours. Il ne me laisse pas l'approcher, comme s'il éprouvait de la jalousie à mon égard. J'aime bien Josée Isabelle et il le sait. Elle feint de me détester parce que je l'agace, mais quand elle se fâche, ses yeux deviennent tellement expressifs que c'en est délicieux. Je crois qu'il se passe quelque chose entre nous. La taquiner demeure le meilleur moyen pour qu'elle se rappelle mon nom.

Je cherche le moyen de lui prouver qu'elle commet une erreur en s'acoquinant avec Luc. Je parie qu'il est archi-gâté par ses parents et qu'il peut avoir tout ce qu'il demande. Allez donc savoir.



Le bureau inoccupé

L'ÉCOLE SECONDAIRE DE L'ÉNERGIE OCCUPE LES DEUX ÉTAGES D'UN IMMENSE BÂTIMENT DE CIMENT ET DE BRIQUES. Peu de fenêtres, des couloirs aux murs vert pâle, des escaliers de métal, des tuyaux circulant au plafond, tout a l'air conçu pour donner l'impression d'un pénitencier. Voilà d'ailleurs le surnom que lui ont donné les mille deux cents élèves qui fréquentent l'établissement, si j'inclus l'éducation aux adultes. Sur le lot, la moitié présente un dossier disciplinaire. Moi-même, j'en ai un assez fourni.

Je m'engouffre dans le pénitencier et traverse la salle des casiers. Sans m'arrêter, je passe à côté des rangées d'armoires métalliques en me faufilant à travers les élèves. Je rejoins près de son casier mon meilleur ami : Justin Bernard. Comme il habite tout près, il arrive à

L'ÉVEIL

pied. En posant son lourd sac à dos sur le ter-
razzo, il me lance d'une voix joyeuse :

— Salut Mic !

Je le salue d'une bonne claque dans le creux
de la main. Je lui demande à tout hasard :

— Dis donc, vieux, aurais-tu fini ton devoir
de français ?

— Bien sûr ! Laisse-moi deviner : tu veux
que je te le prête ?

— Tu serais vraiment cool, je n'ai pas eu
le temps de finir le mien. J'ai trop rushé hier
soir...

Sans discuter, Justin me remet un cahier
tout propre, écrit en lettres attachées, double
interligne, recto seulement. Il tient ses notes
en ordre, je peux les recopier facilement. Je
lui donne un coup de poing amical sur l'épaule
en jurant que je lui revaudrai ça. Toujours heu-
reux de m'aider, il me rend mon geste amical.

J'apprécie tellement sa générosité. Justin
me comprend : on n'a qu'à se regarder dans les
yeux pour savoir ce que l'autre pense. Aucun
de nous ne laisserait l'autre dans le pétrin,
jamais.

Je sors de mon sac un cahier aux marges
barbouillées de dessins inspirés de mangas
japonais. Mon écriture carrée contraste avec
celle de Justin. Mes notes désordonnées rem-
plissent les pages recto verso, à simple inter-
ligne, jusque dans les couvertures.

L'ORDRE DES ORNYX

Il me suffit à présent de recopier la fin du devoir de Justin, en y changeant quelques mots ici et là. Il me reste moins de dix minutes avant le début des cours : la cloche va bientôt sonner.

Je m'installe dans les marches d'un escalier étroit. Comme il mène à une porte close, il est toujours désert. On raconte que cette porte s'ouvre sur le bureau inoccupé d'un prof d'histoire retraité. Il y aurait laissé des tas de bouquins poussiéreux rapportés de partout à travers le monde, une collection digne d'un musée. Il y passerait de temps en temps, entre deux voyages, mais je ne l'ai jamais vu. J'ignore même son nom.

Un bruissement étouffé derrière la porte du bureau attire mon attention. Je jurerais qu'on vient d'échapper un lourd bouquin. Je jette un coup d'œil sous la porte. Une faible lumière rosée fait danser les ombres sur le plancher. Un livre ouvert repose par terre, à l'envers. Une main gantée de noir le ramasse aussitôt. Quelqu'un se cache là-dedans !

Depuis le bas de l'escalier, Justin m'adresse un regard empreint de curiosité. Il me lance :

— Il te reste peu de temps, Mic ! Dis donc, que regardais-tu sous cette porte ?

— Je finis mon devoir, ensuite je t'expliquerai...

Je prends un air concentré et finis de copier son devoir en vitesse pour lui rendre ses notes.

L'ÉVEIL

Cependant, je ne peux m'ôter de la tête cette question : qui lit ainsi dans l'obscurité ?

En rendant à Justin son cahier, je lui explique en détail ce dont je viens d'être témoin. Justin m'écoute attentivement en regardant lui-même sous la porte. Je lui demande :

— Saurais-tu par hasard quelque chose que j'ignore à propos de ce bureau ?

Justin hausse les épaules, hésite un moment puis déclare :

— Je n'ai jamais vu quelqu'un entrer ici depuis le début de l'année. Qui sait, peut-être que le vieux prof est de passage en ville ?

— Possible, mais la lumière est éteinte. On dirait plutôt que le bureau est éclairé à la chandelle. Quelle drôle d'ambiance pour lire, tu ne trouves pas ?

— En effet, approuve Justin, songeur. Quels mystères se cachent là-dedans ?

Son regard indique qu'il est intrigué, sans plus. Il concentre son attention sur le cahier qu'il range dans son sac.

La cloche sonne. Cela nous laisse deux minutes pour nous rendre à nos locaux. Je dois me précipiter pour rejoindre ma classe, à l'autre bout du bâtiment.

Sur mon chemin, je rencontre Josée. J'ai soudain les mains moites, la bouche sèche et la cervelle absolument vide de toute idée intelligente. Pourtant, je me sens plus brave. Je

L'ORDRE DES ORNYX

me redresse pour mettre toute ma taille en valeur.

Je connais Josée depuis le début de l'école primaire. Nos mères travaillaient ensemble, alors on se voyait souvent. Nous avons déjà partagé la même classe, et dieu merci, c'est encore le cas cette année !

J'ai toujours senti le besoin d'agir de façon téméraire en sa présence. Elle me tourne le dos et marche vers notre classe. Elle ne m'a pas vu arriver, profitons-en...

Josée porte son sac sur l'épaule. Je m'approche en douce et j'appuie sur le sac, d'abord faiblement, puis de plus en plus fort pour l'alourdir. Sans se retourner, elle prend une profonde inspiration et ordonne :

— Michaël Paterson ! Lâche mon sac tout de suite !

Jouant l'innocent, j'affiche un sourire niais et je réponds, d'une voix amusée :

— Comment sais-tu que c'est moi ?

— C'est toujours toi ! Y'a que toi pour être aussi déplaisant !

Elle se retourne et me fixe avec son regard à faire fondre un bonhomme de neige. La rougeur de la colère accentue ses joues rondes. Je ne peux pas résister à ses yeux expressifs. J'y lis des sentiments partagés, mais tous éloignés de la haine...

L'ÉVEIL

— Tu es si mignonne quand tu me jettes ce regard-là !

J'adore la taquiner, juste pour la voir sortir de ses gonds. Josée et moi avons toujours été bons amis. En tout cas, nous partageons d'excellents souvenirs.

Depuis quelque temps, sa présence produit un effet singulier sur moi. Le malheur, c'est qu'elle devient de plus en plus soupe au lait. Depuis que Luc Thériault a commencé à l'inviter à sortir, elle s'est mise à péter les plombs pour la moindre de mes plaisanteries. Ou elle ne me supporte plus, ou je suis vraiment devenu détestable à ses yeux. Que ce soit l'un ou l'autre, j'ai du mal à comprendre pourquoi.

Aïe ! J'ai reçu un solide coup d'épaule. C'est lui, Luc Thériault : secondaire trois, une bonne tête plus grand que moi, presque pas d'acné, un rictus malin et des cheveux blonds toujours coiffés en brosse avec du gel. Il m'a plaqué violemment en passant près de moi. Il me jette un regard méchant, presque dédaigneux, puis il tourne le coin.

Je me sens comme un déchet répugnant qu'on aurait laissé tomber à côté de la poubelle et que personne n'oserait ramasser. Je lance :

— Il s'est trompé de couloir ou quoi ? Que fait-il ici ?

— Il essaye peut-être de te faire peur ? répond Josée, perplexe.

L'ORDRE DES ORNYX

— Peur ? Je n'ai pas peur de Luc Thériault. C'est juste un fils à papa...

Ses parents gagnent beaucoup d'argent avec leurs trois magasins de sport et ils peuvent lui payer tout ce qu'il veut. Il se rend intéressant avec des gadgets, mais il ne vaut pas mieux que moi.

J'arrive dans ma classe. Je m'installe à un pupitre libre, au fond du local. Le cours de maths m'ennuie. Le prof ne parle presque pas, mais il donne des tonnes de devoirs à réaliser en classe. Les retardataires doivent les compléter à la maison, alors je dois me concentrer. Heureusement que c'est ma matière !



Justin me rejoint à l'escalier pour la récréation. Subtilement, j'essaie d'ouvrir la porte du fameux bureau. Comme je m'y attendais, la poignée refuse de tourner. En silence, j'indique à Justin que la porte est verrouillée. Je jette un nouveau coup d'œil sous la porte, pour tenter d'apercevoir quelque chose. Mon ami s'approche pour écouter, puis s'enquiert :

— Alors ?

— Pas de bruit, pas de mouvement. Toujours cette faible lueur de chandelle.

La lumière danse lentement dans la pièce. Un soudain mouvement brusque me fait recu-

L'ÉVEIL

ler d'effroi. Pendant une fraction de seconde, comme dans un film d'épouvante, est apparue une chose qui me fait penser à la patte d'une autruche ou quelque chose de même taille. C'était reptilien et couvert d'écailles noires.

Mon cœur s'est emballé. Du calme ! Je ne cours aucun danger. Enfin, je crois... Il fait chaud, tout d'un coup. Je devine que ma frayeur s'exprime sur mon visage luisant de sueur. Elle se transmet à Justin. Devenu sérieux comme ne je ne l'ai pas vu souvent, il m'interroge :

— Quoi ? Qu'est-ce que t'as vu ?

Mon ami se penche pour regarder sous la porte puis m'observe. Je lui murmure :

— J'en sais rien. Un truc bizarre se cache là-dedans.

— Tu te fous de ma gueule ? ricane Justin, sachant combien je suis un joueur de tours. C'est pas la peine de chuchoter !

Je le prends par les épaules et le fixe dans les yeux. D'une voix ferme, je dis haut et fort :

— J'ai l'air de m'amuser ? J'ai vu quelque chose de singulier là-dedans.

L'effet est immédiat : son sourire moqueur s'efface. Il me fixe aussi intensément que je le fixe. Il me croit. Maintenant je peux lui parler.

— Depuis le début de l'année, ce bureau est toujours verrouillé. Même le concierge n'y va jamais. Je serais curieux de savoir ce qu'il

L'ORDRE DES ORNYX

contient. Qui se cache là-dedans ? Tiens, je vais te prouver que je n'ai pas halluciné.

— D'accord, mais comment ?

Je réfléchis quelques instants, en regardant le plafond. J'ai une idée. J'annonce :

— Je vais m'arranger pour mériter une retenue ce soir. Quand je serai seul dans l'école, je pourrai peut-être défoncer la porte...

Justin écarquille les yeux :

— Es-tu malade ? Ne fais pas l'imbécile !

— Mais non ! Je déconne... Je trouverai une meilleure idée. Rentre chez toi à la fin des cours, puis viens me rejoindre à vélo. Apporte ta planche à roulettes.

— Okay... Mic, sois prudent et ne te laisse pas pincer !

Je me montre rassurant, mais je n'ai plus qu'une chose en tête : ouvrir cette porte pour voir ce qu'elle dissimule, quitte à commettre une bêtise bien mesurée.

Pendant le cours d'édu, j'ai le temps de réfléchir. J'exécute mes dix tours de gymnase en pensant à tout ce mystère.

Les rumeurs racontent que le prof d'histoire était égyptologue, archéologue et grand voyageur. Notre prof de géo a déjà affirmé qu'il voyage autour du monde depuis qu'il a pris sa retraite. Il envoie parfois des babioles et des photos à ses anciens collègues et il vient leur rendre visite à l'occasion. J'ai même entendu

L'ÉVEIL

dire qu'il sera présent au souper de Noël des enseignants, dans un mois.

La pièce elle-même est située sur un demi-palier, entre le rez-de-chaussée et l'étage. Bâtie au-dessus du placard du concierge, elle est surplombée par une toiture. La fenêtre du bureau donne sur... ah, je ne suis pas sûr. Je vais demander à Justin d'aller voir.

On me lance soudain :

— Monsieur Paterson ? Voulez-vous suivre le cours avec nous ?

Ça y est, le prof se moque de moi. Je me rends compte que j'ai couru douze tours de gymnase au lieu de dix. Assis devant le tableau, les autres élèves me dévisagent...



Un plan en béton

SEUL DANS LES CORRIDORS DE L'ÉCOLE, JE ME DIRIGE VERS LA CAFÉTÉRIA. J'ai envoyé promener ma prof de français afin qu'elle m'inflige une retenue. Elle m'a remis un avis disciplinaire à faire signer par le directeur et par mes parents. Cette distraction m'a permis de manquer vingt minutes au cours de français. De plus, je resterai après l'école. Je pourrai donc fouiner à ma guise.

En pénétrant dans la cafétéria déserte, j'ai une pensée pour les autres élèves, toujours assis en classe. J'achète un sac de croustilles¹ dans

1. L'histoire se passe avant la réforme de l'alimentation dans les écoles québécoises. Cette politique alimentaire effective dès le 1^{er} août 2007 conduisit à l'abolition graduelle de la malbouffe dans les cafétérias, incluant les machines distributrices.

L'ÉVEIL

la distributrice, puis je réserve une table pour manger avec mes copains.

Une sonnerie électronique annonce le dîner. En un instant, les élèves affamés envahissent les couloirs. Nous avons l'habitude de ranger nos crayons dans les dernières minutes du cours. Que le prof ait fini de parler ou pas n'a aucune importance : au premier signal libérateur, on évacue la classe en un rien de temps.

Les gars arrivent. Justin s'assoit face à moi, Éric à ma gauche, Stéphane à ma droite. Pierre-Luc et Alexandre s'installent de part et d'autre de Justin. Ces gars font tous partie de la bande. Depuis le début de l'année, ils me fournissent un quart de sandwich, des crudités, des biscuits... Justin me tend le sac de carottes et de céleris que sa mère lui met chaque jour dans son sac à lunch. Il ne les mange jamais, il déteste le céleri. Je me demande si sa mère le sait.

Tout en mangeant, je raconte à Justin comment j'ai obtenu ma retenue. À voix basse, je conviens avec lui d'un lieu de rendez-vous et d'une heure approximative à laquelle je crois être en mesure de le rejoindre. Je lui demande s'il sait où donne la fenêtre du bureau. À son avis, elle donnerait sur un espace clôturé entouré de cèdres. Selon toute logique, la palissade dissimulerait un appareil de climatisation.

L'ORDRE DES ORNYX

— J'irai vérifier ce soir avant de te rejoindre, dit-il. Tu t'attends à découvrir quoi ?

— J'en sais rien, vieux... J'en sais rien !

En disant ces mots, je nous sens envahis tous deux par une vive fébrilité. Son sourire complice me rassure : je ne suis pas seul dans ce coup ! Je vois d'ici le gros titre dans les journaux : « *Deux élèves découvrent un truc inusité à leur école secondaire.* »

J'ai des fourmis dans les jambes, je ne tiens plus en place. Je ne pense qu'à une chose : ouvrir cette satanée porte ! Quand on agit sur un coup de tête, on vit souvent ce genre d'excitation. Voilà ma conception de l'aventure ! Que vais-je donc trouver là-dedans ?

Justin et moi discutons à voix basse afin que les autres ne comprennent mot de ce que nous racontons. Nos chuchotements attirent inévitablement Jerry-la-Fouine, le curieux de la classe. Sa diction soignée, son vocabulaire riche et ses expressions souvent exotiques, héritage de parents cultivés, lui attirent les moqueries de tout le monde.

Je ne lui connais aucun ami proche. On raconte qu'il serait trop bien élevé par sa mère, professeur de chimie en quatrième secondaire. On le voit toujours tiré à quatre épingle, mais complètement en dehors de la mode adolescente. Au début de l'année, il s'est même pointé à l'école avec une cravate et un veston !

L'ÉVEIL

La Fouine pose son plateau sur notre table et, de sa petite voix flûtée, questionne :

— Voulez-vous bien me dire de quoi vous parlez comme ça ?

Avec un accent soigné à la limite de l'exagération, il ajoute :

— Pourquoi chuchotez-vous ?

Sa seule présence m'irrite. Lorsqu'il se mêle de nos affaires, c'est encore pire. Je lui jette un regard méchant et, serrant la mâchoire, lui lance un « Dégage ! » bien senti.

— Ne te mêle pas de ça, ajoute Justin, plus poli. Ce serait préférable.

— J'ai le droit de savoir ce qui se passe ! Entre amis, on peut se parler, non ?

— Hé, la Fouine, va donc promener tes chemins de fer ailleurs... réplique Alexandre.

Ce dernier prend plaisir à détester Jerry-la-Fouine, sans raison. Je crois qu'il ne s'est pas encore rendu compte de son jeu de mots : fer ailleurs, ferrailleur. Disons que Jerry porte un appareil dentaire fixe, dont une broche proéminente fixée à ses dents altère sa prononciation. En plus de ses lunettes rondes et de ses cheveux courts, relevés en pointes avec du gel, cet attirail lui donne l'air du parfait génie en herbe.

En fait, Jerry est un rat de bibliothèque. Ce gars-là lit au moins quatre bouquins par semaine, sans compter les manuels scolaires.

L'ORDRE DES ORNYX

Ses sujets favoris : science-fiction, paranormal, aventure, écologie et actualité scientifique. Malgré ses connaissances phénoménales, ses notes en maths sont pourries. On l'appelle la Fouine à cause de sa petite taille et de son nez pointu, hérité de sa mère.

Je lance haut et fort :

— Je disais donc, avant d'être interrompu, que la cafétéria n'est pas le meilleur endroit pour causer.

Justin parcourt les lieux d'un regard averti et ajoute :

— Ici, les oreilles ont des murs.

Jerry-la-Fouine ne peut s'empêcher de le corriger :

— On doit dire les murs ont des oreilles !

— Scrame ! aboie Stéphane, l'un de mes copains. On ne t'a pas invité !

— Ouais, disparais du paysage ! renchérissement quelques autres.

Agacé, je finis de manger sans dire un mot. Justin et moi ferions mieux d'aller dans la cour de l'école. Parler en marchant nous évitera l'embêtement de se savoir écoutés.

Nous franchissons la porte principale pour nous retrouver dans le stationnement des autobus. Nous suivons un trottoir jusqu'au terrain de sport, par-delà une longue clôture grillagée. Ici on peut parler, enfin, jusqu'à ce que l'on entende un cri lointain :

L'ÉVEIL

— Hé, les gars... Attendez !

Jerry accourt vers nous. Je me tourne vers Justin, l'air découragé, et lui murmure :

— Fuyons ! Cette tache nous colle au derrière.

— Attends, Mic, répond Justin en sourcilant. Jerry est un fouineur. Que dirais-tu de l'utiliser ?

Mon ami a une idée derrière la tête, et une bonne. Je le laisse parler :

— Un gars curieux comme lui pourrait nous aider à nous tenir au courant de pas mal de choses. Pendant qu'il fouille, il ne nous embête pas !

La sagesse a parlé. Je reconnais qu'en occupant Jerry il nous laisserait comploter tranquillement. J'approuve le plan en donnant une bonne tape dans la main de Justin. Si Jerry peut trouver des renseignements sur le vieux prof d'histoire, ça peut nous avancer.

Justin assume son idée et lance à l'intention de Jerry :

— C'est okay. Viens avec nous.

— Cool ! Alors, quelle est votre nouvelle arnaque ?

De mon ton le plus catégorique, je lui sers mon discours sur la confidentialité.

— Je te préviens : si tu violes le secret absolu, tu ne seras plus jamais dans le coup. Suis-je assez clair ?

L'ORDRE DES ORNYX

— Faites-moi confiance, les gars. C'est très clair. Est-ce que je vous ai déjà trahis ?

Je consulte Justin du regard. Il nous faut bien admettre que Jerry a raison. Il ne nous a jamais causé d'ennuis autres que de nous embêter avec ses questions et sa présence. En tout cas, il n'a jamais mouchardé.

Je me rappelle, entre autres, nos escapades nocturnes de l'été dernier. Justin et moi sortions en cachette de notre chambre une fois nos parents endormis et nous nous rejoignons au parc pour tenter ensuite de parcourir la plus grande distance possible sans nous faire pincer. Je me souviens d'être grimpé sur le toit du centre commercial, d'avoir déjoué les caméras de surveillance du collègue et même d'être entré dans un entrepôt de légumes pendant que les employés de nuit effectuaient la manutention de caisses, pour en ressortir avec une tomate. Malgré tout le plaisir que ces aventures interdites nous ont procuré, l'expérience a raté puisque Jerry nous a vus.

Justin évoque la nuit où nous avons jeté des pétards à mèche dans la boîte de retour des locations, au club vidéo. Jerry nous apercevait très bien de sa fenêtre, mais il n'a jamais parlé. Oui, dans tous les cas, je suis d'accord avec mon ami : Jerry est digne de confiance. Je lui tends la main :

— Tope-là, vieux.

L'ÉVEIL

Jerry pose sa main sur la mienne, imité par Justin. Le marché est conclu, le secret reste entre nous. J'ai confiance en Justin, et celui-ci a confiance en Jerry-la-Fouine. J'entreprends donc de lui résumer ma nouvelle lubie et les circonstances qui l'ont déclenchée. Jerry éprouve quelques difficultés à me croire :

— Tu charries ? Quel délire ! raille-t-il. Me prends-tu pour un imbécile ?

Avec tout le sérieux dont je suis capable, je poursuis :

— Je suis curieux et je veux savoir ce que renferme ce bureau.

— Il a probablement vu la patte d'un cendrier ! commente Justin pour récupérer l'attention de Jerry.

Cela semble fonctionner, car Jerry fronce les sourcils, réfléchit quelques instants puis déclare que le tabagisme est proscrit dans l'école et sur la propriété. Il serait donc illogique d'y trouver un cendrier. Et puis un cendrier sur pied ne se déplacerait pas tout seul... Justin interrompt son discours pour lâcher :

— Quelqu'un l'aura simplement déplacé...

Sur un ton victorieux, je conclus :

— Voilà ce que je vous dis ! Ce quelqu'un reste enfermé seul dans le noir, la porte verrouillée. Je veux savoir qui c'est et ce qu'il y prépare !

Jerry et Justin sont tous deux convaincus que je dis vrai. Pendant plusieurs minutes, ils

L'ORDRE DES ORNYX

se perdent en conjectures sur ce que pourrait contenir la pièce : un prisonnier, un animal, une quelconque expérience scientifique ou un simple entrepôt de vieilleries. Jerry propose même une hypothèse voulant que le comité des élèves y prépare en cachette une activité surprise pour Noël.

Au terme de nos élucubrations, Jerry suggère qu'il s'agit peut-être même d'une chambre noire. Exaspéré par son côté terre à terre, je m'écrie :

— Ce bureau rempli de livres anciens n'est pas un lab de photos ! En tout cas, il ne dégage aucune odeur de produits chimiques.

Jerry nous fixe intensément tous les deux. Il fronce les sourcils, songeur. Il nous jauge.

— Hum... Tu me jures que vous n'êtes pas en train de vous payer ma tête ?

D'une voix aussi dure que ferme, je réplique :

— Si tu crois que je n'ai que ça à faire, je ne te retiens pas ici.

— Bon... Je t'accorde le bénéfice du doute. Alors, quel est le plan ?

— Je veux que tu retraces l'historique détaillé de ce bureau : à quoi il a servi, qui l'a occupé et pendant combien de temps ; ramasse tout ce que tu peux trouver. Ne néglige aucun détail. Tu peux y arriver pour ce soir ?

L'ÉVEIL

— C'est faisable... Je vais poser des questions à quelques personnes.

— Pas question de mêler une autre personne à notre secret !

Justin approuve en ajoutant :

— On tient ça mort.

— Alors je vais devoir consulter les archives de l'école, conclut Jerry. Il me faut du temps, il y a des tonnes de documents empilés...

— Agis pour le mieux et commence tout de suite ! commande Justin.

Je lui fixe un rendez-vous pour seize heures trente à la porte de sortie des enseignants et lui demande de prendre son vélo. Jerry acquiesce et nous salue, avant de s'éloigner à toute vitesse. Il a enfin débarrassé le plancher ! Je me tourne vers Justin, le regard illuminé.

— Mouais... Efficace, ton idée !

D'une bonne claque dans la main, je lui signifie mon appréciation. Cela ne va pas sans me rappeler nos jeux d'enquête de l'été dernier. Nous nous amusions à mener des filatures et à glaner des renseignements sur des gens choisis au hasard, pour le seul plaisir de jouer les agents secrets. On dirait que nous avons ça dans le sang.

Chaque fois que Jerry intervenait dans nos jeux, Justin l'envoyait espionner une adresse inexistante, sur une rue éloignée. Nous nous éclipsions pour jouer tranquilles et Jerry met-



L'ORDRE DES ORNYX

tait du temps à nous retrouver pour nous livrer des renseignements inutiles.

Reprenant le flambeau, je déclare :

— Maintenant, il reste à déterminer si l'occupant de ce bureau entre et sort par la fenêtre, au lieu d'utiliser la porte.

— Okay, acquiesce Justin. Pendant que tu seras en retenue, j'irai voir par l'extérieur.

Le plan est figolé. Nous rentrons en classe. La cloche va sonner d'ici quelques minutes.

